

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

15 septembre 2019

Pasteure Pascale  
Renaud-Grosbras

Textes :

Exode 32, 7-14

1 Timothée 1, 12-17

Luc 15, 1-32

## Notes bibliques

### Les textes

Exode : le Seigneur s'emporte contre le peuple après l'épisode du veau d'or et annonce à Moïse qu'il va les exterminer et faire de Moïse seul une grande nation ; il y renonce sur l'intercession de Moïse.

1 Timothée : malgré nos manquements, la grâce du Seigneur a surabondé avec la foi et l'amour de Jésus-Christ.

Luc 15,1-32 : il est reproché à Jésus d'accueillir et de manger avec ceux qui sont perdus... il va s'employer, à travers trois paraboles, à démontrer qui est vraiment perdu, et qui est vraiment trouvé.

### Analyse de Lc 15,1-32

Le texte retenu est très long, puisqu'il s'agit de l'intégralité du chapitre 15 de l'évangile selon Luc. Il s'ouvre par une courte scène où certains s'approchent de Jésus pour mieux écouter, tandis que d'autres rouspètent parce qu'il les laisse faire et, pire, il les accueille et mange avec eux. Au chapitre précédent, il était beaucoup question de repas partagé comme métaphore du Royaume. Il était aussi question de la juste place de chacun dans ce Royaume – à rebours de notre compréhension ordinaire de ces questions.

Le chapitre 15 va déployer cette conviction : participer au Royaume, c'est être trouvé et même retrouvé, et quelle joie alors ! Et si c'est un autre que nous-même qui est ainsi trouvé et retrouvé, c'est aussi un sujet de joie : une leçon bien dure à entendre car elle ne nous est pas naturelle. Jésus va utiliser trois paraboles bien connues : celle du mouton, celle de la drachme et celle du fils, tous perdus et retrouvés.

v. 1-2 : la scène d'introduction. L'auteur oppose deux groupes : péagers et pécheurs d'un côté, pharisiens et scribes de l'autre. Le premier groupe rassemble ceux qui oppriment leur prochain et qui sont séparés de Dieu ; ils ont soif des paroles de Jésus. Le deuxième groupe, bien connu des lecteurs de Luc, représente ceux qui sont sûrs de leur place sociale et qui défendent la tradition religieuse en s'opposant à Jésus ; ils s'indignent et *murmurent* en parlant de Jésus comme *celui-ci*, au sens



de « ce type-là ». Le fond de leur reproche, c'est de se mêler à ceux qui, par leur vie, mériteraient plutôt d'être écartés, ceux qui ne peuvent être accueillis. Toute la question est là : qui peut être accueilli ? Par les paraboles qui suivent, Jésus renverse la question et affirme que ce qui est accueilli, c'est ce qui était perdu.

v. 3-7 : la brebis perdue. Jésus implique ses auditeurs en leur demandant de se mettre à la place du berger dont une brebis est perdue. « Perdu » a en grec le même double sens qu'en français : à la fois « égaré » et « qui n'a pas accès au salut ». La parabole nous laisse imaginer la solitude et la détresse de la brebis coupée du troupeau protecteur, mais elle insiste surtout sur l'activité du berger, avec de nombreux verbes actifs qui nous le montrent se lançant sans relâche à sa recherche jusqu'à l'avoir retrouvée. La brebis est passive : elle est recherchée, trouvée, portée (et il n'est pas facile de porter un mouton apeuré qui se débat, pèse lourd et sent mauvais !). Le berger convoque tout le monde pour se réjouir avec lui. Le v. 7 est le commentaire théologique apporté par Luc à cette parabole : là où la parabole insiste sur la passivité de la brebis et l'activité du berger, il ouvre la perspective en soulignant la joie divine devant le lien rétabli avec celle qui était perdue, une joie qui se répercute largement, « dans le ciel ». La conversion dont il s'agit ici est acceptation de l'œuvre du berger à son égard pour entrer en relation avec lui et rester liée à lui. Au fond, les 99 autres peuvent se contenter des liens qu'elles ont entre elles : la brebis perdue n'avait pour seule sécurité que la confiance dans le lien avec son berger.

v. 8-10 : la drachme perdue. Cette parabole redouble la précédente en déplaçant la métaphore, en la rendant peut-être plus universelle : tout le monde n'a pas un troupeau, mais tout le monde a déjà perdu un objet auquel il tenait, homme ou femme, rural ou citadin ! La joie, là encore, advient lorsque l'objet perdu est retrouvé et la conclusion souligne métaphoriquement que tout humain a une valeur irremplaçable aux yeux de Dieu.

v. 11-32 : les deux fils. Cette parabole est un des textes les plus riches de Luc, d'une grande finesse et d'une grande complexité. Elle est sans doute l'un des textes du NT qui a été le plus commenté. Pour citer François Bovon dans son commentaire de Luc : « En Luc 15,11-32, il y va de rien moins que de l'essence du christianisme et de l'image d'une société. Le Dieu Père de l'Évangile, le Christ locuteur discret et incisif, l'Église répartie en deux groupes, coupables l'un et l'autre ; l'absence, voulue ou inconsciente, des femmes que seul le non-dit du texte rend présentes. Des entrailles d'un homme qui s'émeuvent en retrouvant son fils vivant. Deux frères au destin volontairement différent, rivaux comme le furent Caïn et Abel. Les grandes catégories de la doctrine chrétienne : la chute et la réconciliation, le peuple de Dieu divisé et, dans son péché, dépendant de la seule grâce. Désir de vivre, autonomie, rivalité, dépendance. Parabole qui légitime l'autorité parentale et conforte une certaine idée de la famille ? Récit qui encourage la réalisation du désir et le confronte au principe de réalité ? Histoire qui, après avoir pointé vers le ciel, se tourne vers la terre et maintient la valeur du droit, celui de la propriété et celui des gens ? »

Le « bien » qui est donné par le père à son fils cadet est en grec *bios*, qui signifie d'abord la vie puis, par extension, ce qui permet de vivre. Le partage n'est pas le résultat d'un testament mais d'une disposition particulière au droit hellénistique ; il n'enlève rien à la part d'héritage qui doit revenir au fils aîné et qui, selon la loi, sera double. Le jeune homme *dilapide*, litt. « vit sans espoir de salut » et le manque arrive, qui le rend dépendant des autres et des circonstances, au risque de devenir rituellement impur (au contact du troupeau de porcs). Découragé, il « rentre en lui-même », étape qui précède le retour et décrit aussi une réalité spirituelle. Il ne peut plus se réclamer de son titre de fils ; le geste du père est un geste de compassion et d'adoption qui confirme pourtant ce titre. Le retour n'est pas seulement retour à une réalité antérieure mais salut, vie retrouvée, rédemption, résurrection. La colère de l'aîné fait écho à celle des pharisiens et des scribes qui entendent la parabole. Il conçoit la vie comme un labeur permanent pour gagner sa place, alors qu'elle lui est acquise.

Une interprétation allégorique pourra se référer au salut de l'humain égaré par ses désirs et par l'argent et à la nécessité pour les chrétiens égarés de faire pénitence pour revenir auprès du Père, au terme d'un cheminement spirituel. Calvin met cependant en garde contre une allégorie trop poussée : il estime que cette parabole montre surtout un père très humain qui pardonne à son fils dans une histoire de vie ordinaire, qui invite à une lecture

soignée du texte pour ouvrir au raisonnement selon lequel, si ce père a pu pardonner, Dieu, à plus forte raison, le peut.

Quelques questions pour ouvrir la réflexion sur cette parabole :

- Était-ce un péché, de la part du fils cadet, de demander sa part d'héritage à son père ?
- Si cette parabole décrit une vie de foi, quelles en sont les étapes et de qui, de quoi dépendent-elles ?
- Que signifie, pour nous aujourd'hui, être perdu et retrouvé ?
- En quoi les différents personnages nous permettent-ils de comprendre les différents rôles possibles que nous avons à jouer ?
- De quelle compréhension des « commandements » le fils aîné fait-il preuve ? En quoi est-elle problématique, ou non ?
- Que signifie, en Église, se réjouir pour ce qui était perdu et qui a été retrouvé ?

## Propositions de prédications

Deux propositions pour cet ensemble de textes : une prédication sous forme de conte dialogué pour un culte intergénérationnel, à partir de la parabole du centième mouton, et une prédication plus classique sur la parabole des deux fils.

### Proposition 1

#### Luc 15,1-7

C'est l'histoire d'un mouton, qui avait une patte de travers. La plupart du temps, ça ne l'empêchait pas tellement de vivre comme les autres. Vous savez, les moutons, ça vit en groupe. Un troupeau, ça s'appelle, le groupe des moutons. Et quand on est en groupe, quand on est dans un troupeau, on est à l'abri, et on peut s'appuyer sur les autres pour arriver à marcher droit. Un mouton à droite, un mouton à gauche, un mouton devant, un mouton derrière, ça fait beaucoup d'aide pour arriver à avancer dans la même direction. Et puis un troupeau de moutons, ça veut dire qu'il y a un berger. Quelqu'un – pas un mouton – qui a un grand bâton pour diriger les moutons. Pas en tapant dessus ! Mais en montrant le chemin, du bout de son grand bâton. Et quand le berger montre la direction du pré où il est sûr qu'il y a beaucoup d'herbe bien verte, ça veut dire qu'on peut avoir confiance, et qu'au bout du chemin, il y aura de quoi dîner. Alors on s'appuie sur les autres moutons, quand on est un petit mouton avec la patte tordue, on met une patte devant l'autre, et hop, en avant, on va vers la sécurité, vers le pré, vers le bon dîner.

Donc, c'est l'histoire d'un petit mouton, au milieu du grand troupeau, avec sa patte de travers. Il marche de travers, il clopine, mais enfin il marche avec les autres, en sécurité, et il va avoir un bon dîner, et il peut regarder le berger avec confiance, comme tous les autres.

Mais... vous connaissez l'histoire. Ce petit mouton-là s'est retrouvé hors du troupeau, et il s'est perdu. Comment ce mouton-là s'est perdu, Jésus ne le dit pas dans l'histoire qu'il nous raconte. Nous, on peut l'imaginer si on veut. On peut imaginer qu'il a suivi un papillon, ou qu'il a voulu aller discuter avec une marmotte, ou qu'il a mis particulièrement longtemps à mâchonner une touffe d'herbe, et quand il s'est retourné, les autres étaient partis.

Ou alors, il a juste eu envie de suivre le vent qui passait, pour voir où il allait. Quand on lit la Bible, on a le droit de rêver, d'imaginer, de réfléchir comme on a envie aux histoires qui sont racontées.

En tout cas, dans l'histoire de Jésus, on sait que le mouton s'est perdu.

Ce matin, je vous propose d'imaginer ensemble la discussion entre le berger et le petit mouton, après qu'il l'ait retrouvé. Vous imaginez ? Le petit mouton est sur les épaules du berger, et tous les deux discutent...

Dis, berger...

Oui, petit mouton.

Pourquoi tu es venu me chercher ?

Et bien, parce que tu étais perdu.

Oui mais... un berger « normal », il n'aurait jamais abandonné le troupeau pour aller chercher un seul petit mouton...

Ah... Tu as cru que j'étais trop occupé pour aller te chercher ?

Voui...

Et tu as cru que je préférais un grand troupeau plutôt qu'un petit mouton solitaire ?

Voui...

Et tu as cru que c'était de ta faute si tu t'étais perdu, et que c'était à toi de te débrouiller tout seul ?

Voui...

Tu as cru que je préférais les petits moutons bien obéissants et que je laisserais tomber le petit mouton égaré ?

Voui...

Alors, petit mouton, tu as dû avoir très peur.

Oui, j'avais peur parce que j'étais tout seul, et j'avais peur parce que je croyais que tu ne viendrais pas.

Et moi je t'ai appelé, appelé, mais tu n'as pas répondu.

Moi je ne t'ai pas entendu, et j'ai appelé, appelé...

Pauvre petit mouton, alors tu t'es résigné, et tu as arrêté d'appeler ?

Voui...

Et tu as eu peur du loup ?

Oui, du loup, et du noir...

Pauvre petit mouton...

Mais les autres, là (et là le petit mouton montre les autres au loin, du bout de sa patte folle), ils risquaient d'avoir peur.

Toi, tu avais peur.

Mais les autres, ils risquaient de tomber dans le noir.

Toi, tu étais dans le noir.

Mais les autres, ils risquaient de se perdre.

Toi, tu étais perdu...

Oui, j'étais perdu...

Petit mouton, tu es peut-être tout faible et tout perdu avec ta patte folle, mais je t'aime, et c'est avec toi que je veux construire le monde de demain. Maintenant, viens, nous rentrons à la bergerie, et tu vas voir, nous pourrons nous réjouir tous ensemble que tu sois là. Je vais appeler les voisins, et tout le monde, et dire combien je suis heureux !

Pendant ce temps, entre eux, dans le troupeau, les autres moutons ronchonnaient... « Nous on ne s'est pas perdus ! Nous on a été sages, on est restés là où on était supposés être ! Et voilà que le berger nous a abandonnés, c'est incroyable ! Il a préféré courir dans le noir, dans le désert, à la recherche d'un seul mouton un peu idiot, plutôt que de rester avec nous... C'est pas juste. C'est pas comme il faut. Ce berger, c'est vraiment pas un bon berger. On pourrait avoir peur, nous sans lui. On pourrait être en danger. On pourrait être mangés par le loup... A quoi il nous sert, ce berger, franchement, on se demande... »

Alors un mouton qui se trouvait au bord du troupeau, pas au milieu, avec les plus costauds, mais au bord, un des plus faibles des moutons qui restaient, qui avait lui aussi une patte un peu bancal, ce petit mouton-là s'est retourné, et il a regardé vers le grand désert tout noir. Et il a aperçu, au loin, la longue silhouette du berger qui rentrait vers la bergerie, avec le petit mouton sur ses épaules, et qui semblait discuter avec lui, et même rire. Alors il a été un petit peu jaloux... Il s'est dit que lui, il n'avait jamais été sur les épaules du berger, mais qu'il aimerait bien ça... Peut-être qu'il faudrait simplement lui demander. Peut-être... Et tout à coup il s'est dit qu'au fond, il n'était pas si différent du mouton à la patte folle. Ça aurait pu être lui, là dehors, dans le noir, le froid et la peur. Et même... des fois, quand il traînait un peu pour rentrer, il avait peur et froid.

Alors en regardant le berger avec son mouton sur les épaules, finalement, il a été rassuré.

Ce soir-là, dans la maison du berger, il y a eu une grande fête. Il avait laissé la porte ouverte, alors il y avait beaucoup de monde. Tous les moutons du quartier étaient venus aussi. Et tous les moutons du quartier posaient maintenant un autre regard sur leur berger... même ceux qui boudaient encore un peu.

Il y a trois choses que je voudrais vous dire, pour conclure cette histoire. Trois choses qui nous concernent, nous, ici, dans ce temple.

Les enfants, vous avez remarqué que nous avons beaucoup prié, ce matin ? Et bien on peut dire que la prière, c'est comme une discussion avec Dieu, avec la conviction qu'il vient toujours nous chercher et qu'il nous porte sur ses épaules.

Et puis (même si ce n'était pas le cas ce matin), parfois, on célèbre un baptême ici, avec un peu d'eau versée sur la tête de quelqu'un, un enfant ou un adulte. Et le baptême, on peut en parler comme ça aussi : le baptême, c'est dire que Dieu se souciera toujours de nous, toujours, même si plus tard dans notre vie on est totalement solitaire, abandonné, ou perdu. Le jour du baptême, c'est le jour où on se souvient de cette promesse de Dieu et qu'elle devient vraie pour la personne.

Enfin, comme dans cette histoire, tout à l'heure, on va se retrouver autour de la table. Pour partager un tout petit peu de pain, et pour les adultes, un peu de vin. La Sainte Cène, c'est le moment où on peut manger tous ensemble... comme les invités du berger, à la fin de l'histoire. Quand nous sommes rassemblés autour de cette table, Jésus nous trouve tous rassemblés, ceux qui se sentaient perdus comme ceux qui se sentaient abandonnés, tous ensemble, et c'est une source de joie pour Dieu. Et c'est aussi une source de joie pour nous.

Nous nous réjouissons tous ensemble que chacun soit sauvé. Le salut de chacun devient ainsi l'affaire de tous. Et nous n'avons pas à juger de la conversion de l'autre, simplement à accueillir ce chemin singulier, ce lien unique à Dieu que chacun porte en secret, ce dialogue intime qui nous lie à la fois à Dieu et aux autres. Nous sommes sauvés, c'est l'affaire de Dieu – vivons ensemble en sauvés, c'est notre affaire, notre à-faire.

Ainsi, les chrétiens sont comme des petits moutons à la patte folle que Dieu est allé chercher un par un, là où ils étaient. Petits moutons boiteux, jolis moutons laineux, moutons pleins de fougue ou moutons fatigués, moutons qui ronchonnent et même moutons qui boudent... il y a une place pour tous les moutons rassemblés par Dieu dans sa maison, à la fin de l'histoire. Souvent, nous sommes comme les pharisiens et les scribes, qui croient qu'un bon berger, c'est celui qui met les moutons à l'abri et qui ferme la porte de la bergerie pour qu'il ne leur arrive rien. Souvent, on croit qu'un bon berger, c'est un dieu qui s'occupe de tout le monde comme si tout le monde était comme tout le monde, enfermé. Souvent, on croit que Dieu a envie d'avoir un troupeau... alors que Jésus nous révèle qu'il veut surtout être, pour chacun de nous, un bon berger. Il ne possède pas un troupeau... il est quelqu'un, pour chacun de nous.

Ce Dieu-là, il n'abandonne jamais. Il ne cesse jamais d'appeler, et d'espérer nous trouver. Et je crois que vraiment, sa joie, c'est de nous avoir trouvé, chacun, un par un.

N'ayez pas peur, il n'abandonne jamais. Amen

## Proposition 2

### Lc 15,12-31

Vous avez été appelés à être libres. Ce que vous donne le Père, c'est pour la liberté.

Voilà un père qui se soucie peu du qu'en dira-t-on... On lui réclame son bien alors qu'il n'est pas encore mort... et il s'exécute. Il va même plus loin : il donne sa vie même, nous dit le texte grec, sa *bios*, sa vie. Son fils le quitte sans un merci, sans un au-revoir et il le laisse faire. Il ne pose pas de règles strictes, ni de politesse, ni de bienséance, il n'exige pas qu'on le traite avec respect et gratitude. Il va même plus loin : tous les jours, à toutes les heures, il observe la route avec toute son espérance pour voir si, des fois, son fils perdu ne retrouverait pas le chemin de la maison... Son fils est parti, et il l'a laissé partir, pour vivre ce qu'il avait à vivre. Aucune démonstration de sévérité, aucune prétention à connaître mieux que son fils ce dont il a besoin, aucune velléité à imposer sa volonté propre. Un père qui souffre de l'éloignement oui, mais qui se réjouit de la vie qui éclot.

De l'autre côté, on se soumet à lui aveuglément, pendant des années, travaillant sans relâche et sans

amusement, enfermé dans sa certitude que c'est ce qu'il faut faire et refusant de voir le monde autrement que par cette loi ultime : « au boulot, c'est papa qui l'a dit ! » Mais là non plus, ce père n'agit pas comme on pourrait le croire : il n'exerce aucune contrainte. Cette loi de laquelle se réclame le fils, ce n'est pas le père qui l'a dictée ! Et il va même plus loin : face à l'injustice des accusations de son fils, il répond par la supplication. Là non plus, il ne cherche pas à imposer sa loi, il n'élève ni la main ni la voix pour faire entrer le fils récalcitrant, pour le soumettre à sa volonté. Il n'a que la supplication. Il ne cherche par aucun moyen à se faire obéir, ce n'est pas se faire obéir qui lui importe. Il espère simplement que cet enfant se joindra à sa joie. Mais la joie, ça ne se force pas... Il va même encore plus loin. « Tout ce qui est à moi est à toi ». Dans l'esprit de ce père-là, son bien n'est pas une carotte ou un bâton pour faire plier les autres. Dans l'esprit de ce père-là, son bien appartient déjà à ceux qui veulent en vivre – il leur est destiné.

Nous sommes les enfants de ce père-là. Nous sommes les enfants d'un Dieu qui n'est pas politiquement correct !

Nous sommes les enfants d'un Dieu qui espère, toujours, que nous allons vivre de sa propre vie, qu'il nous donne en abondance. Les chrétiens disent qu'il est allé jusqu'à mourir lui-même pour nous la donner, sa vie... Nous sommes les enfants d'un Dieu qui ne fait pas les choses à moitié, ni par contrainte.

Nous sommes les enfants d'un Dieu qui espère, toujours, que nous trouvant perdus nous allons retrouver le chemin de sa maison. Et quand je dis « maison » je ne parle pas du temple bien sûr ! Mais de ce havre de paix qu'est la demeure du Père, là où nous sommes attendus, là où nous sommes déjà. Accueillis les bras grands ouverts par quelqu'un qui nous espérait, qui nous revêt de la plus belle robe qu'il ait dans ses placards. Une belle robe oui... pas les oripeaux dont nous avons tendance à nous vêtir nous-mêmes, par humilité. Il nous glisse au doigt l'anneau de son alliance, alliance nouée avec les patriarches et renouvelée au cours des âges, avec son peuple, avec chacun de ses enfants. Il nous met aux pieds les sandales qui prouvent que nous ne sommes pas des esclaves, mais des hommes et des femmes libres, libres de vivre et d'agir dans ce monde.

Nous sommes les enfants de ce Dieu-là...

Et nous sommes aussi les enfants d'un Dieu qui supplie, qui ne s'arrête pas à notre colère, à notre déception, à notre jalousie. Il nous supplie de nous joindre à la joie qu'il ressent de voir vivre ses enfants. Il ne s'arrête pas aux lois que nous nous imposons en croyant qu'elles viennent de lui. Et de ces lois, nous en avons tous ! Que ce soit le travail, la réussite, la performance, l'amabilité, l'efficacité, nous avons tous de ces lois qui nous permettent de tenir debout parce qu'en les satisfaisant, nous nous sentons en règle avec Dieu et avec nous-mêmes. Mais Dieu ne s'arrête pas à ces lois. Il nous répète, inlassablement « tout ce qui est à moi est à toi ». Il nous dit sans cesse : va, va et vis, sois vivant dans ce monde, parce que je t'accueille tel que tu es et pas tel que tu voudrais être ! Toi, avec ta colère, ta jalousie, ta déception, ta crainte d'avoir perdu toutes ces années pour rien ! Oui, je t'ai aimé toutes ces années, et tu peux l'accepter et venir te réjouir maintenant.

C'est ce père-là qui nous parle. C'est ce père-là que Luther a fini par entendre. Terrassé par les exigences de la loi, il était au fond de l'angoisse la plus profonde, à cause de la culpabilité de ne pas pouvoir satisfaire à ce qu'il croyait être les exigences divines. Il avait le sentiment constant, au fond de son monastère, de ne pas pouvoir écarter la colère de Dieu qui allait s'abattre sur lui. Il ne savait plus quelles œuvres réaliser pour obtenir la certitude de la justice et du salut. C'est de cette angoisse, de cette confrontation, jour et nuit, avec ce Dieu terrible, qu'est née la Réforme. La certitude que c'est le don de Dieu qui fait l'Église, qui fait le chrétien, qui offre le salut. Et l'affirmation que l'Église a reçu la liberté de se mettre à l'épreuve des Écritures pour entendre résonner cette bonne nouvelle : le salut est un cadeau de Dieu, que rien ne peut enlever aux hommes qui croient. C'est une bonne nouvelle, qui nous rend libres de protester, encore et toujours, lorsque les humains sont asservis à une loi inhumaine, d'où qu'elle vienne.

Hier comme aujourd'hui, nous voulons retrouver cette bonne nouvelle et l'annoncer au monde. Hier comme aujourd'hui, nous sommes les enfants d'un Dieu qui jamais ne nous soumettra à sa volonté. D'ailleurs le cœur



de notre prière, c'est une supplique de notre part pour qu'elle se fasse... comme s'il fallait supplier Dieu pour qu'il s'y résolve. Cela nous place dans la position de ceux qui agissent, véritablement, dans ce monde pour que la volonté de Dieu soit faite. Nous sommes appelés à agir.

Oui, mais à agir pour le service ce Dieu-là... pas le Dieu de notre imagination. Nous sommes appelés à servir un Dieu qui nous espère, nous accueille, nous aime, jusqu'au bout. Pas un Dieu exigeant, intransigeant, féroce. Nous sommes appelés à servir un Dieu qui nous sert... Et oui, rappelez-vous ce que disait Jésus : je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir... Ça non plus, ça nous ne nous est pas facile à comprendre et à croire...

C'est pourtant le cœur de la Bonne Nouvelle, de l'Évangile. Nous sommes les enfants d'un Dieu qui aime et qui espère. Enfants d'un Dieu qui nous veut vivants, même au risque de perdre notre héritage, même au risque de ne pas savoir faire, même si nous avons le sentiment de nous être beaucoup éloignés de lui. Enfants aussi d'un Dieu qui s'arrange de nos incompréhensions de sa loi, et qui attend que nous le rejoignons dans sa joie. Cet appel qu'il nous lance, il vient s'adresser en nous à ce qui échappe à tous les enfermements : ce « je » singulier, ce sujet unique qui attend une main secourable, une parole de pardon, d'apaisement et de reconnaissance.

Tous, vous et moi, et tous nos contemporains, habitants du monde que Dieu nous confie, nous sommes appelés à être les enfants de ce père-là. Appelés à la liberté...

Amen

**Coordination nationale Evangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)